

LE CINÉMA *comme* LANGAGE

EN ESCALE
Alice Diop photographiée
pour *Vanity Fair* dans une
chambre d'hôtel parisien
en octobre 2022.

Pour son dernier long-métrage, *Saint Omer*, inspiré d'une terrible histoire d'infanticide, Alice Diop a été acclamée à la Mostra de Venise et choisie pour représenter la France aux Oscars. Mais pourquoi la documentariste est-elle passée à la fiction? Et qu'attend-elle de Hollywood? Elle dit tout à **Norine Raja**.

Photographie **Laura Stevens** Styliste **Manon Del Colle**

PULLET SAUTOIR BURC AKYOL PANTALON
ACNE STUDIOS BAGUE BALENCIAGA
BAGUE HERMÈS (À DROITE) BOUCLES
D'OREILLES ET BRACELET PERSONNELS

Adama Traoré habille le mur du fond. Rares sont les journalistes à la rencontrer dans ce cadre intime, me glisse-t-elle.

Il a fallu trouver du temps dans son planning surchargé. Les semaines suivantes, elle doit se rendre au festival de Toronto puis à Londres, pour présenter à nouveau *Saint Omer*, sa première fiction, inspirée de l'infanticide glaçant survenu à Berck en 2013. Une œuvre « extraordinaire », s'exclame *Variety* ; « un envoûtant film de procès », selon *The Hollywood Reporter*. La cinéaste Audrey Diwan, membre du jury de Venise, salue sa radicalité : « À la suite de la projection, nous n'avons pas débattu de la qualité du film, mais des questions qu'il soulevait. C'est la

force de ce geste assumé. »

Consécration ultime : *Saint Omer* a été sélectionné pour représenter la France aux Oscars. Alice Diop, 43 ans, est honorée sans être expansive, comme ancrée dans le sol par des convictions plus profondes. « Un film réalisé par une femme noire française, qui met en scène deux actrices noires françaises, représente l'Hexagone, résume-t-elle. Tout est dit. » Elle ne veut pas être un symbole, mais paver la voie à d'autres artistes, comme l'a fait Sarah Maldoror, pionnière méconnue du cinéma panafricain.

La complexité d'Alice Diop échappe parfois à ses interlocuteurs. Prenons la question sur toutes les lèvres des journalistes récemment : « Vivez-vous un conte de fées ? » Elle déplore ce ton réducteur et un brin paternaliste : « Je ne suis pas passée, du jour au lendemain, de souillon à princesse. » Les discours préconçus sont à l'antithèse de sa pensée limpide et structurée. « Dans un monde où tout se consomme en accéléré, ses films demandent une exigence de regard », résume Guslagie Malanda, interprète de la mère infanticide dans *Saint Omer*. Avant de passer à la fiction, Alice Diop a tourné de magnifiques documentaires pour éclairer les angles morts du cinéma français. Elle a exploré les territoires en périphérie, posé un regard d'une humanité rare sur des individus oubliés par la société et mis en lumière les violences sociales. Elle est une incarnation d'un réel ignoré.

Filmer les exilés de l'intérieur

Pour la comprendre, tentons de revenir à la source. Quel est son premier souvenir d'enfance ? Un accès de pudeur la rattrape : « Je n'ai pas envie de tout dire de moi. » Elle s'excuse, va chercher une cigarette dans la maison attenante, puis revient encore préoccupée. « C'est peut-être trop frontal, explique-t-elle. J'arrive à évoquer mon intimité, mais à travers le prisme de mes films. » Comme si tout était raconté dans l'ensemble d'images composites formant son corpus.

Elle déplore que les journalistes parlent de « CONTE DE FÉES » à son sujet : « Je ne suis pas passée du jour au lendemain de SOUILLON à PRINCESSE. »

La mère était femme de ménage ; le père ouvrier automobile, tous les deux originaires du Sénégal. La petite Alice grandit à Aulnay-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis. Enfance heureuse, même si on a parfois occulté ce que pouvaient être les années 1980 en France, avec les imitations de Michel Leeb à la télévision ou ce clip de Dorothée, *La Machine avalée*, où la présentatrice blonde chante dans un chaudron géant, entourée d'hommes noirs grimés en Pymées. Elle pourrait « énumérer à l'infini ces exemples de micro-agressions » qui ont façonné sa perception d'elle-même. Après le bac, elle s'oriente vers des études d'histoire, mue par le désir « peut-être inconscient » de comprendre son récit familial. Les documentaires de l'anthropologue Éliane de Latour, découverts en cours, lui révèlent alors toutes les possibilités de la caméra. « Les films ne changent pas le monde, explique-t-elle. Mais ils changent les spectateurs qui, additionnés, changeront peut-être une situation. »

Ses longs-métrages à elle vont naître « soit d'une révolte et d'une colère, soit d'une nécessité de faire vaciller les certitudes et les clichés ». Durant la dernière année de son master, elle prépare un court-métrage sur les chibanis, les ouvriers maghrébins arrivés durant les Trente Glorieuses pour reconstruire la France et qui, une fois retraités, n'ont pas pu retourner dans leur pays d'origine. Elle mène des recherches, enquête dans des foyers pour travailleurs migrants, avant d'être saisie par l'évidence : elle ne veut pas filmer n'importe quel homme, mais son père, lui-même retraité et « confiné entre deux mondes ». Elle l'observe passer d'un plat de poulet yassa à un camembert. Elle l'immortalise, un an avant sa disparition, pendant qu'il regarde à la télévision des images d'une Afrique fantasmée. Profitant de la présence de la caméra, elle confie ne pas vouloir être enterrée au Sénégal, comme lui. Cela devient peu à peu sa marque de fabrique : pénétrer dans la psyché compliquée des « exilés de l'intérieur », et évoquer l'intime pour raconter l'universel. Reste à apprivoiser la caméra : l'apprentie réalisatrice se nourrit des grandes références, Frederick Wiseman, Chris Marker ou encore Chantal Akerman. Puis elle intègre l'atelier documentaire de La Fémis, où elle peaufine la technique.

Rejouer la Révolution

Année après année, le schéma se répète. À la fac, à l'école de cinéma, Alice Diop est la seule femme noire dans l'assemblée. « J'étais confrontée même »



LIONNE D'ARGENT
Kaviye Kagame dans *Saint Omer*.
Ci-dessous : Alice Diop à la Mostra de Venise en septembre 2022.

VITO RIZZO/GETTY IMAGES; IRENE FUMI/ART FRANCE CINEMA

la lumière des projecteurs, elle semble vaciller. Ce samedi 10 septembre 2022, lors de la cérémonie de clôture de la Mostra de Venise, Alice Diop vit l'un des moments les plus forts de sa carrière. Elle reçoit le Lion d'argent, la deuxième récompense de la soirée pour *Saint Omer*, des mains de l'actrice Julianne Moore. Sur la scène, elle avoue ne « plus avoir les mots ». Puis lui reviennent ceux de la féministe américaine Audre Lorde : « Femmes noires, notre silence ne nous protégera pas. J'ai envie de dire ce soir : "Nous ne nous tairons plus." »

À qui s'adressait-elle ? « À vous, à moi, à mes sœurs, à nos ennemis, à ceux qui nous attendent et à ceux qui ne nous veulent pas », me répond-elle sans ciller un mois plus tard, dans son pavillon de Noisy-le-Sec, en Seine-Saint-Denis. Cette après-midi d'octobre, elle me reçoit dans une charmante dépendance aménagée au fond de son jardin. Le bureau déborde d'essais et de livres de sciences humaines ; un cliché d'une marche pour

» dans mon métier à la violence du plafond de verre et des places assignées, observe-t-elle. Comme si l'on voulait me laisser éternellement en salle d'attente. » En 2008, Rama Yade et Rachida Dati, membres du gouvernement Sarkozy, deviennent les symboles de la « méritocratie » républicaine. Elle prononce ce mot avec une pointe d'aversion, pas dupe des illusions entretenues par les récits médiatiques autour d'une poignée d'exceptions : « Ces discours très pernicieux renvoient à leur propre responsabilité ceux qui n'arrivent pas à s'en sortir », souligne-t-elle. Comme un écho à ses propres écueils, la cinéaste filme dans *La Mort de Danton* (2011) le parcours de son ami comédien Steve Tientcheu, lui aussi originaire de Seine-Saint-Denis. Il s'inscrit au prestigieux cours Simon, se rêve en nouveau Belmondo mais les premiers rôles lui échappent. Il voudrait jouer Danton, l'une des grandes figures de la Révolution française, mais on lui propose d'incarner plutôt un homme noir. « Tout d'un coup, se souvient-elle, dans cette situation dramatique, banale, il y a tout un pays que je regarde à l'aune de ces stéréotypes. »

Les films d'Alice Diop sont emplis de ces regards inoubliables, poignants et impossibles à ignorer. Pour réaliser *La Permanence* (2016), elle s'installe pendant un an dans une

« À La Mostra de Venise, elle est venue habillée en **FUCHSIA**. Elle est **PUDIQUÉ**, mais n'a pas peur d'exister **DEVANT LES AUTRES.** »

GUSLAGIE MALANDA, COMÉDIENNE

consultation pour migrants à l'hôpital de Bobigny. Par une succession de longs plans fixes, elle confronte les spectateurs à des visages traversés par la douleur de l'exil. Comment rester insensible à cette souffrance ? Dans les dernières minutes du film, la réalisatrice doit elle-même surgir dans le cadre pour consoler une mère en larmes.

Sa voix est aussi perceptible ici et là dans le moyen-métrage *Vers la tendresse*, récompensé d'un César en 2017. Elle y interroge quatre garçons, vivant à la lisière de Paris, sur leur rapport à l'intimité et aux sentiments. « Je suis attiré par les putes et les meufs à problème », dit l'un ; « Je n'ai jamais vu mon père embrasser ma mère », confie un autre. Elle tourne des images d'hommes tuant le temps dans un PMU ou errant dans le quartier rouge d'Amsterdam. La force du propos naît de ce décalage entre les images et les paroles pleines de vulnérabilité des interviewés.

À force d'explorer des territoires en marge, la cinéaste questionne même notre manière de faire société. Au lendemain de la marche républicaine du 11 janvier 2015 suite à l'attentat de *Charlie Hebdo*, elle est interpellée par le titre du quotidien *Libération* : « Nous sommes un peuple ». Elle s'interroge : « Moi qui m'étais curieusement sentie seule dans cette foule, je me suis demandé quel était donc ce "peuple" dont le journal parlait ? » *Nous*, récompensé à la Berlinale en 2021, tente ainsi de construire un pont entre des communautés éclatées. L'idée : reconstituer le trajet du RER B, de Roissy-Charles-de-Gaulle à Saint-Rémy-lès-Chevreuse pour dessiner une autre radiographie du territoire. On y croise des jeunes dansant sur du Édith Piaf dans une cité du Blanc-Mesnil ou des adeptes de chasse à courre en virée dans la forêt de Fontainebleau. On y voit aussi Ismaël, mécanicien immigré, réparant des voitures dans une casse de la Courneuve. Un lien indéfectible s'est noué entre la réalisatrice et lui. Il y a six mois, inquiète de ne pas avoir de nouvelles, elle a fait le tour des garages pour retrouver sa trace. Il a fini par la rappeler la veille de notre entretien. « Il perd souvent son téléphone, mais parvient toujours à retrouver mon numéro. Il vit encore dans des conditions très précaires. »

Les compliments de Cate Blanchett

Tout au long de sa carrière, Alice Diop a sans cesse été ramenée à l'étiquette « réalisatrice de films de banlieue ». Elle a été érigée en spécialiste d'un sous-genre à part, observatrice privilégiée d'un territoire fantasmé. « On peut être cinéaste en ne filmant que des gens vivant en cité », souligne-t-elle. Elle le sait : le langage est le meilleur bagage pour passer d'un monde à l'autre. Au cours de l'entretien, elle choisit ses mots avec précision et s'enquiert de la clarté de ses propos. En 2015, elle avait été marquée par la façon dont les médias avaient traité l'infanticide de Berck. Pourquoi cette Fabienne Kabou, femme d'origine sénégalaise accusée du meurtre de sa fille de 15 mois, parlait-elle aussi bien ? répétaient les journalistes, comme si quelque chose leur échappait. Sous des dehors de film de procès, *Saint Omer* questionne ainsi notre regard sur cette mère énigmatique, dénuée en apparence de tous regrets et utilisant le langage comme un rempart. L'évocation sensible de la transmission ou du rapport complexe à la maternité est d'une rare puissance. Un jour, lors d'une interview, une journaliste en larmes lui a fait part de son émotion. « Elle ne pouvait pas me faire un plus beau cadeau », se remémore-t-elle.

À la Mostra de Venise, Cate Blanchett et Julianne Moore l'ont couverte d'éloges. Un temps, la cinéaste avait songé à fouler le tapis rouge du Lido dans des tenues sobres et discrètes pour laisser la lumière à ses actrices. « Et finalement, elle est venue habillée en fuchsia, s'amuse la comédienne Guslagie Malanda. Elle est pudique, mais n'a pas peur d'exister devant les autres. » Ni la pluie de récompenses ni les phares de Hollywood ne semblent la déstabiliser. « J'impose mon propre rythme, explique-t-elle. Je m'accorde des espaces pour comprendre ce qu'il m'arrive. » À la fin de l'entretien, elle me remercie d'avoir fait le déplacement jusqu'à Noisy-le-Sec, en banlieue parisienne. Comme si elle avait encore du mal à réaliser que les frontières du cinéma avaient fini par s'estomper, en partie aussi grâce à elle. □

LAMBA STEVENS

UN CERTAIN REGARD
Alice Diop en
septembre 2022.



TOP GAUCHÈRE PANTALON ET
BOUCLES D'OREILLES ACNE
STUDIOS COLLIER CHARLOTTE
CHESNAIS

MAQUILLAGE
ANGELINA BERGERSE
REMERCIEMENT À L'HÔTEL
CHATEAUVOITARE,
55, RUE ST ROCH PARIS 11^e,
CHATEAUVOITARE.COM